

Arab Higher Committee should be permitted to participate in the debates.

The CHAIRMAN put to the vote the Iranian proposal to postpone consideration of the question of Palestine for a week.

*A vote was taken by show of hands. The motion for adjournment was adopted by 19 votes to 16, with 14 abstentions.*

Mr. LANGE (Poland) stated that his delegation strongly regretted the adjournment of the debate on the Palestine question for a week.

The formal reason for the adjournment had been the impossibility of arriving at an immediate decision on a minor point of procedure. The majority of delegations, including that of Poland, had not even had an opportunity to take a stand on the matter.

In fact, the real reasons for the adjournment were part of a political manoeuvre to delay the solution of the Palestine question until after the Presidential elections in a certain country had taken place. It was highly regrettable that the United Nations had allowed itself to be swayed by such political manoeuvres.

Mr. AMMOUN (Lebanon) stated that it was an acknowledged fact that political manoeuvres were often the work of those who accused others of them.

The meeting rose at 11.45 a.m.

## HUNDRED AND SEVENTIETH MEETING

*Held at the Palais de Chaillot, Paris, on Monday, 25 October 1948, at 10.30 a.m.*

*Chairman : Mr. A. COSTA DU RELS (Bolivia).*

### 35. Discussion on the threats to the political independence and territorial integrity of Greece:

LETTER ADDRESSED TO THE SECRETARY-GENERAL BY THE BULGARIAN MINISTER IN PARIS CONCERNING BULGARIA'S REQUEST FOR PARTICIPATION IN THE CONSIDERATION OF THE REPORTS OF THE UNITED NATIONS SPECIAL COMMITTEE ON THE BALKANS (A/C.1/347).

Mr. BOGOMOLOV (Union of Soviet Socialist Republics) stated that it was absolutely essential that Bulgaria should participate in the discussions and therefore proposed that the representative of Bulgaria should be invited to take part in the consideration of the Greek question by the First Committee.

Mr. DULLES (United States of America) indicated that he was in favour of the solution which had been adopted the previous year by the First Committee, which was to invite Bulgaria to make a statement without the right to participate in

représentant du Haut Comité arabe doit être admis à participer aux débats.

Le PRÉSIDENT met aux voix la motion de la délégation de l'Iran tendant à l'ajournement à une semaine de l'examen de la question palestinienne.

*Le vote a lieu à main levée. La motion d'ajournement est adoptée par 19 voix contre 16, avec 14 abstentions.*

M. LANGE (Pologne) déclare que sa délégation regrette vivement que les débats sur la question palestinienne soient ajournés à une semaine.

Formellement, l'ajournement a été décidé par suite de l'impossibilité d'arriver à un accord immédiat sur un point de procédure secondaire. Or, la plupart des délégations, et notamment la Pologne, n'ont même pas pu prendre position sur cette question.

En fait, les véritables motifs de l'ajournement sont ailleurs : il s'agit d'une manoeuvre politique tendant à remettre la solution de la question palestinienne jusqu'au moment où auront eu lieu les élections présidentielles dans un certain pays. Il est extrêmement regrettable que l'Organisation des Nations Unies se laisse influencer par de telles manoeuvres politiques.

M. AMMOUN (Liban) déclare que les manoeuvres politiques sont, il en a la preuve, le fait de ceux-là mêmes qui se comportent en accusateurs.

La séance est levée à 11 h. 45.

## CENT-SOIXANTE-DIXIÈME SÉANCE

*Tenue au Palais de Chaillot, Paris, le lundi 25 octobre 1948, à 10 h. 30.*

*Président : M. A. COSTA DU RELS (Bolivie).*

### 35. Discussion sur les menaces à l'indépendance politique et à l'intégrité territoriale de la Grèce

LETTRE ADRESSÉE AU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL PAR LE MINISTRE DE BULGARIE À PARIS CONCERNANT LA REQUÊTE DE LA BULGARIE EN VUE DE SA PARTICIPATION À L'EXAMEN DU RAPPORT DE LA COMMISSION SPÉCIALE DES NATIONS UNIES POUR LES BALKANS (A/C.1/347).

M. BOGOMOLOV (Union des Républiques socialistes soviétiques) déclare qu'il est absolument essentiel que la Bulgarie participe aux débats et propose que le représentant de la Bulgarie soit invité à participer à l'examen de la question grecque par la Première Commission.

M. DULLES (États-Unis d'Amérique) se prononce en faveur de la solution adoptée l'an passé par la Première Commission, c'est-à-dire : inviter la Bulgarie à faire une déclaration sans droit de participation aux débats et la prier de se

the discussions and to ask the representative of Bulgaria to remain at the disposal of the Committee to reply to any questions which might be raised.

Mr. BEBLER (Yugoslavia) supported the proposal of the USSR.

Mr. KATZ-SUCHY (Poland) expressed the view that the First Committee should not grant Bulgaria more limited rights than those granted by the Security Council.

The Polish delegation approved the proposal of the USSR.

Mr. PROCHAZKA (Czechoslovakia) supported the USSR proposal. The delegation of Czechoslovakia further proposed that a representative of Albania should also be invited under the same conditions as the representative of Bulgaria.

Mr. BOGOMOLOV (Union of Soviet Socialist Republics) stated that it was essential that Albania and Bulgaria should be heard if the First Committee wished to form a truly objective opinion on the Greek question. The United States delegation had suggested that the procedure of the last session should be followed; but at that time the United States had opposed even the limited invitation which it was recommending at the present time. Moreover there were precedents on record. Transjordan and Israel had been invited to participate in the discussions of the Security Council and the First Committee without any restriction of their right to participate in those discussions. Failure to follow those precedents would result in inadmissible discrimination.

Mr. McNEIL (United Kingdom) indicated that it might be desirable to hear Bulgaria and Albania as the question concerned them, but he objected to granting those States full right to participate in the discussions. As a matter of fact, throughout the twenty-four months when a subsidiary body of the General Assembly had sought to obtain the views of those States, they had refused to co-operate. Was the First Committee then going to reward them by granting them the status they requested? The arrangement suggested by the United States constituted an acceptable compromise.

Mr. KATZ-SUCHY (Poland) pointed out that one of the accusations which had been formulated by the United Nations Special Committee on the Balkans and on which the First Committee had to arrive at its own conclusion, was the alleged refusal of certain States to co-operate in the work of the Special Committee on the Balkans. To take such accusations into account at the present stage of the discussion would be to pre-judge the question. Moreover, to allow Bulgaria and Albania to take part in the discussions would not be to reward them but merely to recognize an elementary right. The United States was, in fact, suggesting that a Government with which it maintained diplomatic relations should be granted more limited rights than those which had been accorded to the Jewish Agency for Palestine or the Arab Higher Committee. In view of so illogical an attitude, it might be asked what the United States feared.

tenir à la disposition de la Commission pour répondre à toutes questions qui lui seraient posées.

M. BEBLER (Yougoslavie) appuie la proposition de l'URSS.

M. KATZ-SUCHY (Pologne) estime que la Première Commission ne doit pas accorder à la Bulgarie des droits moins étendus que le Conseil de sécurité.

La délégation de la Pologne approuve la proposition de l'URSS.

M. PROCHAZKA (Tchécoslovaquie) appuie la proposition de l'URSS. La délégation tchécoslovaque propose en outre qu'un représentant de l'Albanie soit également invité dans les mêmes conditions que le représentant de la Bulgarie.

M. BOGOMOLOV (Union des Républiques socialistes soviétiques) déclare qu'il est essentiel que l'Albanie et la Bulgarie soient entendues si la Première Commission veut se faire une opinion vraiment objective de la question grecque. La délégation des États-Unis a suggéré de s'en tenir à la procédure de la dernière session; mais les États-Unis s'étaient alors opposés même à cette invitation limitée qu'ils recommandent aujourd'hui d'adopter. Il existe d'autre part des précédents. La Transjordanie et Israël ont été invités à participer aux débats tant du Conseil de sécurité que de la Première Commission sans qu'aucune limitation ait été apportée à leur droit de participer aux débats. Il s'agirait donc d'une discrimination inadmissible.

M. McNEIL (Royaume-Uni) indique qu'il peut être désirable que la Bulgarie et l'Albanie soient entendues puisque la question les concerne, mais s'oppose à ce que ces États aient plein droit de participation aux débats. En effet, depuis vingt-quatre mois, alors qu'un organe de l'Assemblée générale cherchait à obtenir les vues de ces États, ceux-ci se sont refusés à toute coopération. La Première Commission va-t-elle donc les récompenser en leur accordant le statut qu'ils demandent? La formule suggérée par les États-Unis représente un compromis acceptable.

M. KATZ-SUCHY (Pologne) indique que parmi les accusations formulées par la Commission spéciale des Nations Unies pour les Balkans sur lesquelles la Première Commission doit se faire sa propre opinion, figure précisément un prétendu refus de collaboration de certains États aux travaux de la Commission pour les Balkans. Ce serait donc préjuger la question que de tenir compte de ces accusations à ce stade des débats. D'autre part, permettre à la Bulgarie et à l'Albanie de participer aux débats ne constitue pas une récompense, mais la reconnaissance d'un droit élémentaire. Les États-Unis suggèrent, il est vrai, d'accorder à un Gouvernement avec lequel ils entretiennent des relations diplomatiques des droits plus restreints que ceux qui ont été accordés à l'Agence juive pour la Palestine ou au Haut Comité arabe. Devant une attitude si illogique, il est permis de se demander ce que redoutent les États-Unis.

Mr. KISSELEV (Byelorussian Soviet Socialist Republic) indicated that it would be interesting to hear Bulgaria and Albania both of which were directly accused in the long progress report of the United Nations Special Committee on the Balkans.

How could the United Kingdom explain the difference in the attitude which it had adopted on the question of the participation of Transjordan and that of Albania and Bulgaria in the work of the First Committee? The latter States should be allowed to take an active part in the work of the First Committee and any discrimination against them would be completely illogical.

Mr. McNEIL (United Kingdom) stated that, under the compromise solution proposed by the United States, the representatives of Bulgaria and Albania would be duly heard.

It was, however, impossible to compare Bulgaria and Albania to Israel and Transjordan because, at its second session, the General Assembly had recognized by 40 votes to 6 that certain States had refused to co-operate with a subsidiary body of the United Nations (A/C.1/SR.62). It was impossible to say that the result of subsequent discussions was being prejudged if that vote were borne in mind.

The solution proposed by the United States of America was a happy medium. Bulgaria and Albania could explain their points of view and reply to questions put to them, but the General Assembly would confirm its support of its Balkans Committee by not granting full right to participate in the discussions to the two States in question.

Mr. KATZ-SUCHY (Poland) stated that, far from representing a middle way, the suggestion of the United States was an attempt to deprive two sovereign States of their elementary right to be heard on a question which concerned them.

The representative of the United Kingdom had talked of punishment and the protection of the subsidiary body of the General Assembly in the Balkans. But the real question was to find out whom the Special Committee on the Balkans was serving. The First Committee had not yet begun its consideration of the report of the Special Committee and the vote of 40 to 6 referred to by Mr. McNeil could not prejudge the position which the General Assembly would adopt at its third session on the alleged refusal of certain States to co-operate. In order to form an opinion on that point, the First Committee should grant Bulgaria and Albania the right to participate fully in the discussions, as the Security Council had done.

How was it that the United States and the United Kingdom, which in the Palestine question had stated that certain bodies or States must be granted the right to participate in the discussions, had so abruptly reversed their attitude?

Mr. BOGOMOLOV (Union of Soviet Socialist Republics) referred to the arguments of the United Kingdom representative, according to whom

M. KISSELEV (République socialiste soviétique de Biélorussie) indique qu'il serait intéressant d'entendre la Bulgarie et l'Albanie qui sont l'objet d'accusations directes dans le long rapport intérimaire de la Commission des Nations Unies pour les Balkans.

Comment le Royaume-Uni pourrait-il justifier les attitudes différentes qu'il adopte, pour la participation, d'une part, de la Transjordanie et, d'autre part, de l'Albanie et de la Bulgarie aux travaux de la Première Commission? Ces deux derniers États doivent pouvoir participer activement aux travaux de la Première Commission et toute discrimination dont ils seraient victimes serait absolument illogique.

M. McNEIL (Royaume-Uni) déclare que, selon la solution de compromis des États-Unis, les représentants de la Bulgarie et de l'Albanie seraient dûment entendus.

Mais il est impossible d'assimiler la Bulgarie et l'Albanie à Israël et à la Transjordanie, car l'Assemblée générale, au cours de sa deuxième session, a déjà reconnu par 40 voix contre 6 que certains États avaient refusé de coopérer avec un organisme de l'Organisation des Nations Unies (A/C.1/SR.62). Il est donc impossible de dire que l'on préjuge le résultat de débats ultérieurs lorsqu'en réalité l'on tient compte de ce vote acquis.

La solution proposée par les États-Unis constitue un juste milieu. La Bulgarie et l'Albanie pourraient exposer leur point de vue et répondre aux questions qu'on leur poserait, mais l'Assemblée générale témoignerait de son appui à son organe dans les Balkans en n'accordant pas aux deux États plein droit de participation aux débats.

M. KATZ-SUCHY (Pologne) déclare que la suggestion des États-Unis, loin de constituer un moyen terme, représente une tentative pour frustrer deux États souverains de leur droit élémentaire de se faire entendre dans une question à laquelle ils sont intéressés.

Le représentant du Royaume-Uni a parlé de châtement et de protection de l'organe de l'Assemblée dans les Balkans. Mais la question qui se pose est précisément de savoir qui la Commission pour les Balkans servait. Or, d'une part, la Première Commission n'a pas encore commencé son examen du rapport de la Commission spéciale pour les Balkans et, d'autre part, le vote de 40 voix contre 6 auquel a fait allusion M. McNeil ne saurait préjuger la position que l'Assemblée générale adoptera à sa troisième session sur un prétendu refus de collaboration de la part de certains États. Pour se faire une opinion sur ce point, la Première Commission doit précisément accorder à la Bulgarie et à l'Albanie le droit de participer pleinement aux débats, comme l'a fait le Conseil de sécurité.

Mais comment se fait-il donc que les États-Unis et le Royaume-Uni qui, dans la question de Palestine, déclaraient qu'il fallait accorder à certains organismes ou États le droit de participer aux débats, aient opéré une si brusque volte-face?

M. BOGOMOLOV (Union des Républiques socialistes soviétiques) se réfère aux arguments du représentant du Royaume-Uni, suivant lequel la

Bulgaria and Albania should be refused the same status as the representatives of Transjordan and Israel.

In the first place, the fact that the two States had not yet stated their views was an added reason why they should be given the opportunity to be heard. So Mr. McNeil's second argument to the effect that in the case of Israel and Transjordan a vote had been taken, need be no obstacle; for if the First Committee now reached a unanimous decision concerning the invitation to Albania and Bulgaria, a precedent analogous to the one invoked for Israel and Transjordan would have been established. Nothing could justify discrimination against Albania and Bulgaria.

Mr. WATT (Australia) pointed out that at the General Assembly's last session, the First Committee had asked Albania and Bulgaria whether they were ready to abide by the principles and provisions of the Charter in the settlement of the Greek question. When it failed to receive a satisfactory reply, the First Committee adopted the procedure whereby the representatives of each of the States concerned were to present a statement on the Greek question and were subsequently to hold themselves at the disposal of the First Committee.

The CHAIRMAN put to the vote the USSR proposal that Bulgaria should be invited to participate fully, but without the right to vote, in the First Committee's discussions on the report of the Special Committee on the Balkans.

*A vote was taken by show of hands. The USSR proposal was rejected by 28 votes to 6, with 15 abstentions.*

Mr. DULLES (United States of America) proposed that the Bulgarian and Albanian delegations should each be invited to make a statement on the Greek question and to place themselves at the Committee's disposal in order to answer any questions which might be put to them (A/C.1/349).

Mr. KATZ-SUCHY (Poland) suggested that a paragraph should be added to the United States proposal, authorizing the representatives of Albania and Bulgaria to reply to any points, in the discussion of which they consider it necessary to participate.

Mr. McNEIL (United Kingdom) said that that amendment would constitute a challenge of the previous decision.

Mr. KATZ-SUCHY (Poland) disagreed, for the wording was different and the invitation was not proffered in the same terms. In one case the representatives of Albania and Bulgaria were to participate in the discussions as observers; whereas according to the United States proposal, they would be merely guests, probably sitting not with representatives but in the Press section, and would not participate officially in the work of the Committee. The Polish amendment would enable them to comment on any matter raised by the members of the Committee if they thought it necessary. They would thus commu-

Bulgarie et l'Albanie devraient se voir refuser l'égalité de statut avec les représentants de la Transjordanie et d'Israël.

En premier lieu, si les deux États n'ont pas encore exposé leur point de vue, c'est là une raison de plus pour leur donner maintenant la possibilité de se faire entendre. Le second argument invoqué par M. McNeil consiste à dire qu'en ce qui concerne Israël et la Transjordanie, un vote est intervenu. Qu'à cela ne tienne ! Si la Première Commission se prononce maintenant par un vote unanime sur l'invitation à adresser à l'Albanie et à la Bulgarie, un précédent sera créé, analogue à celui qu'on allègue en faveur d'Israël et de la Transjordanie. Rien ne saurait justifier une discrimination dont seraient victimes l'Albanie et la Bulgarie.

M. WATT (Australie) rappelle qu'à la dernière session de l'Assemblée générale, la Première Commission avait demandé à l'Albanie et à la Bulgarie si elles étaient prêtes à accepter l'application des principes et des règles de la Charte au règlement de la question grecque. La Première Commission, n'ayant pas obtenu de réponse satisfaisante sur ce point, avait adopté la formule selon laquelle les représentants des États en question feraient chacun une déclaration sur la question grecque et se tiendraient ensuite à la disposition de la Première Commission.

Le PRÉSIDENT met aux voix la proposition du représentant de l'URSS selon laquelle la Bulgarie serait invitée à participer pleinement aux débats de la Première Commission relatifs au rapport de la Commission spéciale des Nations Unies pour les Balkans sans droit de vote.

*Le vote a lieu à main levée. Par 28 voix contre 6, avec 15 abstentions, la proposition de l'URSS est rejetée.*

M. DULLES (États-Unis d'Amérique) propose que les délégations de l'Albanie et de la Bulgarie soient invitées à faire chacune une déclaration sur la question grecque et à se tenir à la disposition de la Commission afin de répondre à toute question qui pourrait leur être posée (A/C.1/349).

M. KATZ-SUCHY (Pologne) propose d'ajouter à la proposition des États-Unis un paragraphe suivant lequel les représentants de la Bulgarie et de l'Albanie seraient autorisés à faire des déclarations au sujet des questions soulevées au cours de la discussion par les membres de la Commission.

M. McNEIL (Royaume-Uni) déclare que cet amendement aboutit à remettre en question le vote précédent.

M. KATZ-SUCHY (Pologne) déclare qu'il n'en est rien, car la rédaction est différente et l'invitation n'est pas faite de la même manière. Dans le premier cas, les représentants de la Bulgarie et de l'Albanie devaient participer aux débats en qualité d'observateurs; ils seraient, au contraire, selon la proposition des États-Unis, simplement des invités qui probablement ne siègeraient pas avec les représentants, mais par exemple avec la presse et ne participeraient pas officiellement aux travaux de la Commission. Selon l'amendement de la Pologne, ils pourraient apporter une réponse s'ils le jugeaient nécessaire,

nicate with the Chairman, and the latter could call on them.

Mr. DULLES (United States of America) stated that his delegation could not accept the Polish amendment for two reasons : in the first place, as the United Kingdom representative had pointed out, the amendment's primary result would be to give the representatives of Albania and Bulgaria what might be called *de jure* right to be present.

Mr. Dulles reminded the meeting that the two countries had refused to co-operate with the United Nations Special Committee on the Balkans and, at the last session of the General Assembly, to accept the obligations set forth in the Charter. They were to be present, therefore, not because they had the right to be, but because, in a spirit of fairness, the Committee wished to invite them to reply to questions which it might put to them.

In the second place, logic should move the Committee to adopt, without further waste of time, a decision such as the one taken the previous year, which events had fully justified.

Mr. BOGOMOLOV (Union of Soviet Socialist Republics) supported the Polish proposal.

Mr. KATZ-SUCHY (Poland) stated that the United States delegation was attempting to place the Albanian and Bulgarian representatives in the position of defendants. It seemed to proceed on the assumption that those States had offended the First Committee and violated the Charter, and therefore had to appear before their judges.

Mr. TARASENKO (Ukrainian Soviet Socialist Republic) said that the United States and the United Kingdom were seeking to impose on Bulgaria and Albania conditions which would lead them either to refuse to participate in the discussions or, at least, would prevent them from revealing the real situation, which it was in the interest of the United States and the United Kingdom to keep hidden.

Mr. EL-KHOURI (Syria) asked whether according to the provisions of the United States proposal, the representatives of Albania and Bulgaria would have the right to make one or several statements, and how the time and the subject of the statements would be determined. Could Albania and Bulgaria speak whenever they wished ? If so, the result would be the same as that which the Polish proposal sought. Or would it be for the Chairman to call on them whenever he deemed fit ?

The CHAIRMAN read the United States proposal (A./C.1/349) :

"The First Committee decides to hear the statements of the Bulgarian and Albanian delegations on the Greek question and requests them to place themselves at the disposal of the Committee in order to reply to any questions which may be put to them."

He then read the Polish amendment :

à propos de n'importe quel point soulevé par les membres de la Commission. Ainsi leur serait-il possible de prendre contact avec le Président et au Président de leur permettre de parler.

M. DULLES (États-Unis d'Amérique) déclare que sa délégation ne peut accepter l'amendement de la Pologne pour deux raisons : d'une part, cet amendement équivaldrait essentiellement, comme l'a indiqué le représentant du Royaume-Uni, à permettre aux représentants de l'Albanie et de la Bulgarie d'être présents pour ainsi dire de droit.

M. Dulles rappelle que ces deux pays ont refusé de coopérer avec la Commission spéciale des Nations Unies pour les Balkans et, à la dernière session de l'Assemblée générale, de s'engager à accepter les principes de la Charte. Ils ne seraient donc pas présents de droit, mais parce que la Commission, dans un esprit de justice, les inviterait à répondre aux questions qu'elle pourrait leur poser.

En second lieu, un souci de logique devrait amener la Première Commission à adopter, sans plus perdre de temps, une décision conforme à celle de l'an passé, que les événements n'ont fait que justifier.

M. BOGOMOLOV (Union des Républiques socialistes soviétiques) se prononce en faveur de la proposition de la Pologne.

M. KATZ-SUCHY (Pologne) déclare que la délégation des États-Unis voudrait voir les représentants de l'Albanie et de la Bulgarie comparaître en accusés. Il s'agit donc de tenir pour acquis que ces États ont offensé la Première Commission et violé la Charte et doivent en conséquence affronter leurs juges.

M. TARASENKO (République socialiste soviétique d'Ukraine) déclare que les États-Unis et le Royaume-Uni cherchent à imposer à l'Albanie et à la Bulgarie des conditions qui, ou bien les amèneront à refuser de participer aux débats, ou en tout cas les empêcheront d'exposer la situation véritable, sur laquelle le Royaume-Uni et les États-Unis sont directement intéressés à ce qu'on ne fasse pas la lumière.

M. EL-KHOURI (Syrie) demande si, selon la proposition des États-Unis, les représentants de l'Albanie et de la Bulgarie feraient une ou plusieurs déclarations. Comment, d'autre part, seraient délimités le moment et le sujet de ces déclarations ? Si l'Albanie et la Bulgarie peuvent faire une déclaration toutes les fois qu'elles le désirent, le résultat sera le même que si la proposition de la Pologne était acceptée. Ou bien, au contraire, serait-ce au Président de leur demander de faire une déclaration lorsqu'il le jugerait bon ?

Le PRÉSIDENT donne lecture de la proposition des États-Unis (A./C.1/349) :

« La Première Commission décide d'entendre les déclarations que les délégations bulgares et albanaises ont à faire dans la question grecque, et les prie de se tenir à la disposition de la Commission pour répondre aux questions qui pourraient leur être posées. »

Le Président donne ensuite lecture de l'amendement de la Pologne :

“...and authorizes them to make statements in reply to, or in connexion with, questions raised during the debate by the members of the Committee”.

*The Polish amendment was rejected by 30 votes to 6, with 14 abstentions.*

Mr. KATZ-SUCHY (Poland) stated that the United States delegations as well as the majority of the Committee had, by rejecting the Polish amendment, denied the Albanian and Bulgarian Governments the right granted to any defendant, namely, the right to reply to the statements of witnesses or to any statements connected with his case. The Polish delegation therefore could not accept the United States proposal.

The CHAIRMAN put the United States proposal (A/C.1/349) to the vote.

*The proposal was adopted by 39 votes to 6, with 6 abstentions.*

LETTER DATED 22 OCTOBER 1948 ADDRESSED TO THE CHAIRMAN OF THE FIRST COMMITTEE BY THE YUGOSLAV DELEGATION, TRANSMITTING A DRAFT RESOLUTION INVITING THE PROVISIONAL GOVERNMENT OF GREECE TO PARTICIPATE IN THE EXAMINATION OF THE GREEK QUESTION BY THE FIRST COMMITTEE (A/C.1/348).

Mr. BEBLER (Yugoslavia) said that his delegation proposed that the Provisional Democratic Government of Greece should be invited primarily for two kinds of reason. In the first place, no organ of the United Nations had ever heard the point of view of the Greek democratic movement or, in a more concrete way, of the general staff of the democratic army or of the Provisional Government. In fact, the Commission of Inquiry into Greek frontier incidents which had been formed to make contact with the general staff of the democratic army had showed so much ill will in the accomplishment of its task that only the USSR and Polish representatives had met General Markos. As to the body called the United Nations Special Committee on the Balkans, it had not even attempted to disguise its partiality, either in the question of contacts with the democratic army or the Provisional Democratic Government or in any other question. Now the Provisional Democratic Government had applied to the General Assembly formally requesting a hearing by the United Nations.

In the second place — and that was perhaps a still more decisive factor than the desire to be well informed — the Provisional Democratic Government now recalled its former statements in which, in spite of the military successes won, it had declared itself in favour of a democratic understanding and reconciliation. According to the memorandum of the Provisional Democratic Government, it was that democratic solution, excluding any possibility of fraud, which the United Nations should attempt to reach.

«...et seront autorisés à faire des déclarations au sujet des questions soulevées au cours de la discussion par les membres de la Commission, ou en liaison avec ces mêmes points».

*Mis aux voix, l'amendement de la Pologne est rejeté par 30 voix contre 6, avec 14 abstentions.*

M. KATZ-SUCHY (Pologne) déclare que la délégation des États-Unis ainsi que la majorité de la Commission, en refusant d'accepter l'amendement de la Pologne, a dénié aux Gouvernements de l'Albanie et de la Bulgarie le droit qu'on reconnaît à n'importe quel accusé, c'est-à-dire le droit de répondre aux déclarations de témoins ou à toutes déclarations relatives à son cas. La délégation de la Pologne ne peut donc accepter la proposition des États-Unis.

Le PRÉSIDENT met aux voix la proposition de la délégation des États-Unis (A/C.1/349).

*Par 39 voix contre 6, avec 6 abstentions, la proposition est adoptée.*

LETTRE EN DATE DU 22 OCTOBRE 1948 ADRESSÉE AU PRÉSIDENT DE LA PREMIÈRE COMMISSION PAR LA DÉLÉGATION DE YOUGOSLAVIE TRANSMETTANT UN PROJET DE RÉSOLUTION INVITANT LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE À PARTICIPER À L'EXAMEN, PAR LA PREMIÈRE COMMISSION, DE LA QUESTION GRECQUE (A/C.1/348).

M. BEBLER (Yougoslavie) indique que sa délégation propose d'inviter le Gouvernement démocratique provisoire de la Grèce essentiellement pour des raisons de deux sortes. En premier lieu, aucun organe des Nations Unies n'a jamais entendu le point de vue du mouvement démocratique grec ou, de façon plus concrète, de l'état-major de l'armée démocratique ou encore du gouvernement provisoire. En effet, le groupe de la Commission d'enquête sur les incidents survenus le long de la frontière grecque, qui avait été constitué pour prendre contact avec l'état-major de l'armée démocratique, a fait preuve de tant de mauvaise volonté dans l'accomplissement de sa tâche que seuls les représentants de l'URSS et de la Pologne se sont rencontrés avec le général Markos. Quant à l'organisme qu'on appelle la Commission spéciale des Nations Unies pour les Balkans il n'a pas même tenté de dissimuler sa partialité, qu'il s'agisse des contacts avec l'armée démocratique ou le Gouvernement démocratique provisoire, ou de toute autre question. Or, le Gouvernement démocratique provisoire vient de s'adresser à l'Assemblée générale pour demander formellement à être entendu par l'Organisation des Nations Unies.

En second lieu — et ceci est peut-être un facteur plus décisif encore que le souci d'être bien informé — le Gouvernement démocratique provisoire rappelle aujourd'hui ses déclarations antérieures dans lesquelles, malgré les succès militaires obtenus, il s'était prononcé en faveur d'une entente et d'une réconciliation démocratiques. C'est cette solution démocratique excluant toute possibilité de fraude que l'Organisation des Nations Unies devrait essayer de trouver, selon le memorandum du Gouvernement démocratique provisoire.



Had the United Nations not been created to serve the cause of peace ? How then could it fail to welcome General Markos' offer ?

It might be said that the Provisional Democratic Government was not a recognized government. But the United Nations had often invited non-governmental organs, or non-recognized governments, such as the Jewish Agency for Palestine, the Arab Higher Committee, the Government of Israel and that of Jamal el Hussein, which were only recognized by a certain number of Governments. It was a question of listening to the voice of public opinion and, in the spirit of the Charter, of neglecting nothing which might serve the aims of the Organization. In the same way it was desirable for the First Committee to invite a representative of the Provisional Democratic Government of Greece.

Mr. PIPINELIS (Greece) was glad that the Yugoslav delegation had departed from its usual stubborn defence of a narrow interpretation of national sovereignty. Certain recent events in the Balkans might make that new attitude of Yugoslavia very useful, if Yugoslav affairs should be brought before the General Assembly.

For the moment, however, the question before the First Committee was that of " threats to the political independence and territorial integrity of Greece ". The Yugoslav delegation was seeking to provoke a discussion on the internal affairs of Greece by broadening the concept of national sovereignty. Indeed, the Yugoslav draft resolution (A/C.1/348) stated that the General Assembly " has not hitherto been informed directly on the situation in Greece ", and that the President of the Provisional Democratic Government of Greece had again declared that his Government " was ready for a democratic and loyal understanding ". But the General Assembly alone could decide to substitute a discussion on the internal affairs of Greece for a debate of international nature. Even then, of course, the question would arise as to whether the Assembly itself could contravene the provisions of the Charter concerning the national competence of Members of the Organization.

The wording of the question at present on the agenda was not accidental. In December 1946, the Security Council had formed a Commission of Investigation whose terms of reference were to examine the Greek problem as a whole, and which was competent to summon civil servants, representatives of the different organizations and even private individuals. The report of that body gave a general picture of the question at present being discussed by the First Committee. But the Commission of Investigation had eliminated all internal questions and dealt essentially with the direct intervention of neighbouring States on Greek territory.

As a result of the debates in August 1947 in the Security Council, various proposals of the USSR and Polish delegations aimed, on the one hand, at placing the problem in the field of Greek internal

Or, l'Organisation des Nations Unies n'a-t-elle pas été créée pour servir la cause de la paix ? Comment pourrait-elle donc ne pas saisir l'offre du général Markos ?

Dira-t-on que le gouvernement démocratique provisoire n'est pas un gouvernement reconnu ? Mais l'Organisation des Nations Unies a souvent invité des organes non gouvernementaux ou bien des gouvernements non reconnus, tels que l'Agence juive pour la Palestine, le Haut Comité arabe, le Gouvernement d'Israël et celui de Djemal el Hussein qui ne sont reconnus que par un certain nombre de Gouvernements. C'est qu'il s'agissait d'entendre la voix de l'opinion publique et, dans l'esprit de la Charte, de ne rien négliger pour servir les fins de l'Organisation. Il convient donc que la Première Commission invite un représentant du gouvernement démocratique provisoire de la Grèce.

M. PIPINELIS (Grèce) se félicite de ce que la délégation yougoslave se départisse de sa défense farouche habituelle d'une interprétation étroite de l'idée de souveraineté nationale. Certains événements récents des Balkans pourraient rendre très utile cette nouvelle attitude de la Yougoslavie, dans le cas où les affaires de Yougoslavie seraient portées devant l'Assemblée générale.

Mais pour le moment, la question devant la Première Commission est celle des « menaces à l'indépendance politique et à l'intégrité territoriale de la Grèce ». Or la délégation yougoslave cherche, en élargissant le concept de souveraineté nationale, à provoquer une discussion sur les affaires intérieures de la Grèce. En effet, on peut lire dans le projet de résolution de la Yougoslavie (A/C.1/348) que l'Assemblée générale « n'a pas été jusqu'ici informée directement sur la situation en Grèce » et que le « Président du gouvernement démocratique provisoire de la Grèce » a déclaré de nouveau que son gouvernement « était prêt à une entente démocratique et loyale ». Mais seule l'Assemblée générale pourrait décider de substituer à un débat de caractère international une discussion sur les affaires intérieures de la Grèce. Encore la question se poserait-elle, bien entendu, de savoir si l'Assemblée elle-même pourrait contrevenir aux dispositions de la Charte relatives à la compétence nationale des Membres de l'Organisation.

Le libellé de la question actuellement à l'ordre du jour n'est pas le fruit du hasard. En décembre 1946, le Conseil de sécurité avait créé une Commission d'enquête dont le mandat était d'examiner l'ensemble du problème grec et qui avait qualité pour convoquer des fonctionnaires, des représentants des différentes organisations et même de simples particuliers. Le rapport de cet organisme constituait un tableau général de la question dont traite actuellement la Première Commission. Mais la Commission d'enquête avait éliminé toute question d'ordre intérieur et traité essentiellement de l'intervention directe des États voisins de la Grèce en territoire hellénique.

A la suite des débats d'août 1947 au Conseil de sécurité, diverses propositions des délégations de l'URSS et de la Pologne, tendant, d'une part, à placer le problème sur le terrain des affaires

affairs and, on the other hand, at casting responsibility for all the difficulties on the Greek Government. A proposal of the United States representative, placing the question in its true setting, that of the relations between Greece and its neighbouring countries, had been approved by the majority of the Council but vetoed by the USSR (S/552).

As the result of the action taken by the United States delegation, the question had been brought before the General Assembly which, on the 21 October 1947, had set up the United Nations Special Committee on the Balkans. The resolution 109 (II) of October 1947, passed by the General Assembly, showed that the problem had been correctly stated as being that of the relations between Greece and its neighbours, and of the violations by the latter of international law and of the decisions of the General Assembly. The First Committee could not therefore now take a decision in any other sense without prior consent of the General Assembly.

With regard to the so-called General Markos, moreover, he was so popular in certain countries bordering Greece that voices would not be lacking to defend his point of view. That popularity of Markos in Yugoslavia and in Albania had been the reason for a decision taken by the United Nations Special Committee on the Balkans (A/574) the very day after the creation of the "Provisional Democratic Greek Government", according to which "a recognition, even *de facto*" of that movement "followed by direct or indirect aid and assistance to an insurrectionary movement... would constitute a grave threat to the maintenance of international peace and security". In view of such a decision, taken by the Special Committee on the spot and with full knowledge of the facts, how could the First Committee take a decision which, however mild it might appear, could not fail to have substantial political effect?

The Yugoslav delegation itself had certainly taken care to point out that it was merely a question of hearing the opinion of a certain Greek political movement, and not of a *de jure* recognition. In actual fact, however, it was the question of a certain degree of *de facto* recognition, and of a certain acceptance of a government which called itself the Democratic Greek Government.

The Greek delegation was anxious to draw the First Committee's attention to the very important political consequences which the implicit limited recognition sought by the Yugoslav delegation might have.

The Greek delegation was also anxious to recall that it had always adopted a very liberal interpretation of national sovereignty. It had given full support to the United Nations Special Committee on the Balkans and to all the other organs of the General Assembly. Generally speaking, Greece thought that national sovereignty, far from being sacrosanct, should be diminished more and more, since that was the only method of ensuring the peace of the world and the independence of the small countries. There were, however, certain

intérieures de la Grèce et, d'autre part, à rejeter sur le Gouvernement grec la responsabilité de toutes les difficultés, avaient été rejetées par le Conseil. Une proposition du représentant des États-Unis qui plaçait la question dans son cadre véritable, celui des relations de la Grèce et des pays voisins, avait été votée par la majorité du Conseil mais avait été l'objet d'un veto de l'URSS (S/552).

A la suite d'une initiative de la délégation des États-Unis, la question avait été portée devant l'Assemblée générale qui, le 21 octobre 1947, instituait la Commission des Nations Unies pour les Balkans. Il suffit de lire la résolution 109 (II) de l'Assemblée générale d'octobre 1947 pour voir que le problème avait été correctement posé comme étant celui des rapports de la Grèce avec ses voisins et des violations par ces derniers des règles du droit et des décisions de l'Assemblée générale. La Première Commission ne pourrait donc aujourd'hui prendre une décision dans un autre sens sans que l'Assemblée générale eût statué au préalable.

En ce qui concerne d'autre part le soi-disant général Markos, il est si populaire dans certains pays voisins de la Grèce qu'il ne manquera pas de voix pour défendre son point de vue. Cette popularité de Markos en Yougoslavie et en Albanie a même été à l'origine d'une décision de la Commission spéciale des Nations Unies pour les Balkans (A/574), prise au lendemain même de la constitution du «Gouvernement démocratique provisoire grec» et selon laquelle «une reconnaissance même *de facto*» de ce mouvement «suivi d'une aide ou assistance directe ou indirecte à ce mouvement insurrectionnel constituerait... une menace grave pour le maintien de la paix internationale et de la sécurité». En présence d'une semblable décision, que la Commission pour les Balkans a prise sur les lieux et en pleine connaissance de cause, comment la Première Commission pourrait-elle prendre une décision qui, pour bénigne qu'elle puisse paraître, ne manquerait pas de produire des effets politiques considérables?

Sans doute la délégation de la Yougoslavie elle-même a-t-elle soin de signaler qu'il ne s'agit que d'entendre l'opinion d'un certain mouvement politique grec et non d'une reconnaissance *de jure*. Mais en fait il s'agirait d'un certain degré de reconnaissance *de facto*, d'une certaine acceptation d'un Gouvernement qui s'appelle le Gouvernement démocratique de la Grèce.

La délégation de la Grèce tient à attirer l'attention de la Première Commission sur les conséquences politiques très importantes que pourrait avoir la reconnaissance implicite limitée qui est l'objectif poursuivi par la délégation de la Yougoslavie.

La délégation hellénique tient, d'autre part, à rappeler qu'elle a toujours eu une attitude très large en ce qui concerne la notion de souveraineté nationale. Elle a donné tout son appui à la Commission spéciale des Nations Unies pour les Balkans et à tous les autres organes de l'Assemblée générale. D'une manière générale, la Grèce considère que la notion de souveraineté nationale, bien loin d'être sacro-sainte, doit être l'objet d'un rétrécissement progressif qui seul peut assurer la paix du monde et l'indépendance des petits



limits to that process. Those limits had been laid down in the Charter of the United Nations on the one hand, and on the other hand in the unwritten charter of international conduct, according to which a lawful government set up freely in accordance with accepted democratic procedure, should not be harassed by disloyal nationals, who, in no matter what country and in Yugoslavia itself, would be liable to the severest penalties.

It was therefore regrettable that, from the beginning of a debate which concerned the very life of a nation and in which the good faith of certain countries was in question, the Yugoslav delegation had put forth a proposal which could not but offend a self-respecting government.

The CHAIRMAN pointed out that the Secretariat had received a letter, written in Greek and translated into English and French, bearing the signature of Markos and coming from the Ministry for Foreign Affairs of the Democratic Greek Government. That document would be translated and distributed by the Secretariat.

Mr. UGON (Uruguay) stated that his delegation had always wished to give a hearing to those who had a rightful interest to defend, in accordance with the provisions of Articles 31 and 32 of the Charter; it could not, however, agree to invite a representative of a movement led by General Markos, for Article 32, which had been invoked, provided for the hearing of a representative of a State, while the group led by General Markos was neither a State nor a government. Moreover, that group was not a party to the dispute. The Committee should in fact examine not the internal affairs of Greece, but only whether the support of the northern neighbours of Greece given to the group led by Markos constituted a threat to peace. For those reasons Mr. Ugon thought that an invitation extended to a representative of General Markos would constitute an unacceptable precedent.

Mr. McNEIL (United Kingdom) said that he appreciated the dignified and precise manner in which the representatives of Greece and Uruguay had examined the question. He was, however, astonished that Mr. Bebler had submitted a proposal of such a nature. The Yugoslav proposal spoke of Markos as president of a government, but it should be ascertained by whom he had been elected, who had entrusted him with his powers, and under what constitution he was exercising them. The so-called Provisional Government had none of the legal characteristics of a Government.

It was a bare-faced insult to the Committee to ask it to hear a representative of a so-called president of a so-called Provisional Democratic Greek Government which was not recognized by any member of the Committee. With regard to the Ministry of Foreign Affairs of that so-called government, nobody knew it and nobody knew where its offices were.

In fact the title which Mr. Markos had adopted was common to brigands or pirates. In the case of Mr. Markos, however, it was not the question of a brigand pure and simple, but rather of a puppet. Why should the Committee hear the puppet, when it could no doubt hear its masters?

pays. Il existe toutefois certaines limites à cette évolution. Ces limites sont inscrites dans la Charte des Nations Unies d'une part, et d'autre part dans la charte non écrite de la décence internationale selon laquelle un gouvernement légitime, constitué librement selon les procédés démocratiques classiques, ne saurait être confronté avec des ressortissants déloyaux qui, dans n'importe quel pays et en Yougoslavie même, seraient passibles des peines les plus sévères.

Il est donc regrettable que, dès le début d'un débat où il y va de la vie même d'une nation et où se trouve en cause la loyauté de certains autres pays, la Yougoslavie ait pris l'initiative d'une proposition qui ne pouvait que blesser un gouvernement qui se respecte.

Le PRÉSIDENT indique que le Secrétariat a reçu une lettre écrite en grec et traduite en anglais et en français portant la signature de Markos, émanant de la Démocratie grecque, ministère des Affaires étrangères. Ce document sera traduit et distribué par les soins du Secrétariat.

M. UGON (Uruguay) déclare que sa délégation a toujours été d'avis d'entendre tous ceux qui ont un intérêt légitime à défendre, conformément aux dispositions des Articles 31 et 32 de la Charte. Toutefois, elle ne peut admettre d'inviter un représentant du mouvement dirigé par le général Markos, car l'Article 32 que l'on invoque envisage l'audition de représentants d'un État, alors que le groupe que dirige le général Markos n'est ni un État, ni un gouvernement. De plus, ce groupe n'est pas partie au différend. En effet, la Commission n'a pas à étudier le régime intérieur de la Grèce mais uniquement le point de savoir si l'appui des voisins du nord de la Grèce au groupement de Markos constitue une menace à la paix. Pour ces raisons, la délégation de l'Uruguay estime qu'inviter un représentant du général Markos constituerait un précédent inadmissible.

M. McNEIL (Royaume-Uni), en rendant hommage à la façon digne et précise dont les représentants de la Grèce et de l'Uruguay ont examiné la question, s'étonne que M. Bebler ait présenté une telle proposition. La proposition yougoslave parle de Markos comme d'un président de gouvernement, mais il faudrait savoir par qui il a été élu, de qui il tient ses pouvoirs, et en vertu de quelle constitution il les exerce. Ce soi-disant Gouvernement provisoire n'a aucune des caractéristiques juridiques d'un gouvernement.

C'est une effronterie et une insulte à la Commission que de lui demander d'entendre un représentant d'un soi-disant président d'un soi-disant Gouvernement provisoire démocratique de Grèce qui n'est reconnu par aucun membre de la Commission. Quant au ministre des Affaires étrangères de ce soi-disant gouvernement, personne ne le connaît, personne ne sait où sont ses bureaux.

En fait, le titre que M. Markos se donne est celui que les brigands ou les pirates s'attribuent quelquefois. Mais, dans le cas de M. Markos, il ne s'agit même pas d'un brigand pur et simple; il s'agit plutôt d'une marionnette. Pourquoi la Commission devrait-elle entendre la marionnette, quand elle peut, sans doute, écouter ses maîtres?

The legitimate Government of Greece was represented on the Committee and no one had questioned the credentials of its representatives. In those circumstances it would be ludicrous to address an invitation to a so-called Government of Greece.

Mr. BOGOMOLOV (Union of Soviet Socialist Republics) pointed out that the Committee's aim in examining that question was to form an opinion of the conditions prevailing in the Balkans and, if possible, to find a remedy for the situation. He felt that Mr. McNeil's unjustifiable anger towards General Markos would not facilitate the Committee's task of seeking an impartial settlement, which concerned not only the Balkans but the whole of Europe.

At the time of the discussion on the Palestine question, invitations had been issued to the States concerned and to representatives of non-governmental organizations because the First Committee wanted to examine the question seriously. Why should it be alleged, therefore, when it came to Greece, that such an invitation would constitute interference in Greek internal affairs? Its only aim was to allow an objective study through the hearing of the various parties concerned. The USSR delegation supported the Yugoslav proposal; it was not a violation of the principles of the United Nations.

Mr. DEBAYLE (Nicaragua) said his delegation was opposed to the Yugoslav proposal as the question before the Committee was the examination of the differences between Greece and her three northern neighbours and not the settlement of Greek internal affairs. Furthermore, the legitimate Government of Greece was represented on the Committee and General Markos' revolutionary movement had not been officially granted the status of a belligerent. Lastly, the legal basis of the authority exercised by Markos over part of the Greek territory was not known; to agree to hear one of his representatives would be tantamount to an implicit recognition of his authority and that would create too dangerous a precedent. For those reasons the delegation of Nicaragua was opposed to the Yugoslav resolution.

Mr. KATZ-SUCHY (Poland) regretted the insults which had been uttered by Mr. McNeil and felt that the latter's attitude was inadmissible.

The Polish delegation regarded the question as extremely serious and supported the Yugoslav proposal, which could in no way prejudice the settlement of the problem, for it was essential that the Committee should be acquainted with a certain number of facts and proofs.

He pointed out that there were precedents to support that view: when the Security Council invited the Government of the Indonesian Republic to take part in the discussion on the Indonesian question, the United States representative had pointed out that the invitation would in no way prejudice his position regarding the

De plus, le Gouvernement légitime de Grèce est représenté au sein de cette Commission et personne n'a contesté les pouvoirs de ses représentants. Ne serait-il pas ridicule, dans ce cas, d'adresser une invitation à un soi-disant gouvernement de la Grèce?

M. BOGOMOLOV (Union des républiques socialistes soviétiques) fait remarquer que le but de la Commission en examinant cette question est de se faire une opinion des conditions qui règnent dans les Balkans et, si possible, de trouver un remède à la situation. Il estime que la colère injustifiée dont a fait preuve M. McNeil à l'égard du général Markos ne facilitera pas la tâche de la Commission dans sa recherche d'une solution impartiale qui intéresse non seulement les Balkans, mais toute l'Europe.

Lors de l'examen de la question palestinienne, des invitations avaient été lancées aux États intéressés, de même qu'aux représentants d'organisations non gouvernementales, car la Première Commission voulait étudier sérieusement la question. Pourquoi prétend-on, en ce qui concerne la Grèce, que cette invitation constituerait une ingérence dans les affaires intérieures de la Grèce, alors qu'elle a seulement pour but de permettre une étude objective grâce à l'audition des différentes parties intéressées? La délégation de l'URSS appuie la proposition yougoslave, qui ne constitue pas une violation des principes de l'Organisation des Nations Unies.

M. DEBAYLE (Nicaragua) déclare que sa délégation s'oppose à la proposition yougoslave, car la question qui doit être examinée par la Commission n'est pas le règlement d'affaires intérieures grecques mais l'examen de controverses entre la Grèce, d'une part, et ses trois voisins septentrionaux, d'autre part. De plus, le Gouvernement légitime de la Grèce est représenté à la Commission et le mouvement révolutionnaire du général Markos ne s'est pas vu reconnaître officiellement le statut de belligérant. Enfin, les bases juridiques sur lesquelles repose l'autorité qu'exerce Markos sur une partie du territoire grec ne sont pas connues; accepter d'entendre un de ses représentants, équivaldrait à reconnaître implicitement son autorité, ce qui créerait un précédent très dangereux. Pour ces raisons, la délégation du Nicaragua s'oppose à la résolution yougoslave.

M. KATZ-SUCHY (Pologne) regrette les insultes qui ont été proférées par M. McNeil; il estime que pareille attitude est inacceptable.

La délégation polonaise, considérant la question comme particulièrement grave, appuie la proposition yougoslave, qui ne peut en rien préjuger la solution du problème. Le but de cette proposition est essentiellement de présenter à la Commission un certain nombre de faits et de preuves.

M. Katz-Suchy fait remarquer qu'il y a déjà des précédents dans ce sens: lors de l'invitation adressée par le Conseil de sécurité au Gouvernement de la République d'Indonésie de participer aux débats sur la question indonésienne, le représentant des États-Unis avait précisé que cette invitation ne préjugerait en rien sa position

recognition or the non-recognition of the Indonesian Government. Furthermore, during the discussion on the Palestine question, representatives of the Palestinian population had been invited without any query as to their credentials or the constitution on which they were based. Why should not the same rules be applied in connexion with the Greek question ?

Mr. McNeil asked who Markos was. Was he unaware that Markos had liberated Salonika in 1944, as the British commanding officer himself had stated ? Replying to the accusation that Markos was a pirate, the Polish representative quoted an article in the *New York Herald Tribune* of 25 July 1948, which admitted that the Greek army, supported by the United States, was not fighting against bandits but against sincere soldiers who were fighting desperately because of their serious grievances. He also quoted an article from the *New York Post* of 18 December 1947, which stated that the partisans were in control of two-thirds of Greece's territory. Those articles and other testimonies showed that the Government of the Greek democratic movement exercised a *de facto* authority, and in the course of history *de facto* governments often became *de jure* governments.

Contrary to Mr. McNeil's allegations, General Markos' movement dated as far back as the British occupation and the United States intervention in Greece. It had been born during the struggle against the Germans and if it now extended throughout Greece, that was because foreign intervention had prevented the Greeks from reaching a peaceful settlement. On 10 August 1947, the democratic army had set up administrative organizations to administer the liberated territories until the formation of a government ; moreover, recent actions relating to the organization of popular power, popular justice and land reform, testified to the existence of an undeniable *de facto* authority.

Was there any reason why the Committee should not hear a representative of General Markos ? The first Balkan Commission had established contact with Markos' men. That Commission's report had touched on the internal situation in Greece and in particular on the status of political and national minorities. The United States, the United Kingdom and Greece alleged that the situation was solely due to the support the armed bands received from Albania, Bulgaria and Yugoslavia, while another group of States maintained that present difficulties were mainly due to the internal situation in Greece. The Greek liaison officer himself had expressed regret in the supplementary report of the Special Committee on the Balkans, of 16 September 1948 (A/644, page 26), that the latter had been unable to establish contact with General Markos. It would be useful for the Committee to hear General Markos, representatives, who would be able to state their grievances and explain why they had not allowed the Special Committee to enter their territory. That would not imply any recognition or any decision bearing upon the future attitude of various delegations towards the Athens Government or the Markos government.

quant à la reconnaissance ou à la non-reconnaissance du Gouvernement de l'Indonésie. De plus, dans l'examen de la question palestinienne, les représentants de la population de Palestine ont été invités sans que l'on recherche leurs pouvoirs et la constitution sur laquelle ils s'appuyaient. Pourquoi en ce qui concerne la question grecque n'applique-t-on pas les mêmes règles ?

M. McNeil demande qui est Markos. Ne sait-il pas que c'est lui qui libéra Salonique en 1944, d'après le commandant des forces militaires britanniques lui-même ? Répondant à l'accusation suivant laquelle Markos serait un pirate, le représentant de la Pologne cite un article du *New-York Herald Tribune* du 25 juillet 1948 constatant que l'armée grecque appuyée par les États-Unis ne se bat pas contre des bandits mais contre des soldats convaincus, qui luttent désespérément car ils ont des griefs sérieux. Il cite, en outre, un article du *New-York Post* du 18 décembre 1947 affirmant que les partisans contrôlent les deux tiers du territoire grec. De ces articles et d'autres témoignages, on peut conclure que le Gouvernement du mouvement démocratique grec exerce un pouvoir de fait, et souvent, dans l'histoire, un gouvernement *de facto* se transforme en un gouvernement *de jure*.

Contrairement à ce qu'a dit M. McNeil, le mouvement du général Markos est aussi vieux que l'occupation britannique et que l'intervention des États-Unis en Grèce. Il est né dans la lutte contre les Allemands et s'il s'étend aujourd'hui à la Grèce entière, c'est parce que les interventions étrangères ont empêché les Grecs d'arriver à un règlement pacifique. Le 10 août 1947, l'armée démocratique a créé des organisations administratives chargées d'administrer les territoires libérés jusqu'à la formation d'un gouvernement ; de plus, des actes récents relatifs à l'organisation du pouvoir populaire, à la justice populaire et à la réforme agraire, dénotent une autorité de fait incontestable.

Pourquoi la Commission n'entendrait-elle pas un représentant du général Markos ? La première Commission des Balkans a pris contact avec les hommes de Markos. Le rapport de cette Commission faisait allusion à la situation intérieure de la Grèce et notamment au régime des minorités politiques et nationales. Les États-Unis, le Royaume-Uni et la Grèce prétendent que la situation résulte uniquement de l'appui que donnent l'Albanie, la Bulgarie et la Yougoslavie aux bandes armées, alors qu'un autre groupe d'États affirme que les difficultés actuelles sont dues surtout à la situation intérieure grecque. L'officier de liaison hellénique lui-même regrette, dans le rapport supplémentaire de la Commission spéciale pour les Balkans du 16 septembre 1948 (A/644, page 32), que cette dernière n'ait pas été à même d'entrer en relations avec le général Markos. Ne serait-il pas utile que la Commission entende des représentants du général Markos qui pourraient exprimer leurs griefs et indiquer pour quelles raisons ils ont refusé à la Commission spéciale de pénétrer sur leur territoire ? Cela n'impliquerait aucune reconnaissance, ni aucune décision, en ce qui concerne l'attitude future des différentes délégations à l'égard du Gouvernement d'Athènes, ou du gouvernement Markos.

Mr. FERNANDEZ (Chile), supported by Mr. DE BOISANGER (France), proposed that the meeting should be adjourned until the following day because of the Security Council's meeting in the afternoon.

*The proposal was adopted unanimously.*

The meeting rose at 1 p.m.

## HUNDRED AND SEVENTY-FIRST MEETING

*Held at the Palais de Chaillot, Paris,  
on Tuesday, 26 October 1948, at 10.30 a.m.*

Chairman: Mr. COSTA DU RELS (Bolivia).

### 36. Continuation of the discussion on the threats to the political independence and territorial integrity of Greece.

LETTER DATED 22 OCTOBER 1948 ADDRESSED TO THE CHAIRMAN OF THE FIRST COMMITTEE BY THE YUGOSLAV DELEGATION, TRANSMITTING A DRAFT RESOLUTION INVITING THE PROVISIONAL GOVERNMENT OF GREECE TO PARTICIPATE IN THE EXAMINATION OF THE GREEK QUESTION BY THE FIRST COMMITTEE (A/C.1/348).

Mr. MUNIZ (Brazil) thought the Yugoslav proposal was improper and incompatible with the principles and purposes of the United Nations which was an association of sovereign Governments. The United Nations had been called on to settle the situation arising from the assistance given to insurrectionists in Greece by her northern neighbours and the internal situation of Greece was not under consideration. To invite General Markos to appear would encourage a rebellion directed against a sovereign Government and would be an intervention into the internal affairs of Greece. He moved that the discussion on the Yugoslav proposal be closed.

Mr. ACOSTA (Paraguay) stated that the policy of his Government was to promote the rule of international law and it was therefore impossible for his delegation to support the Yugoslav proposal which sought to give recognition to an illegal government. The government of General Markos had not even received recognition of belligerency either internally or internationally. An invitation to this government by the United Nations would be a hostile act against the legal government of Greece and an intervention in her internal affairs in violation of the Charter. On the basis of these principles and without any direct interest in the question the delegation of Paraguay would vote against the Yugoslav draft resolution.

The CHAIRMAN asked if there were two speakers against the motion for the closure of the debate made by the representative of Brazil.

M. FERNÁNDEZ (Chili), appuyé par M. DE BOISANGER (France), propose d'ajourner la séance au lendemain, étant donné la séance de l'après-midi du Conseil de sécurité.

*Cette proposition est adoptée à l'unanimité.*

La séance est levée à 13 heures.

## CENT-SOIXANTE ET ONZIÈME SÉANCE

*Tenue au Palais de Chaillot, Paris,  
le mardi 26 octobre 1948, à 10 h. 30.*

Président: M. COSTA DU RELS (Bolivie).

### 36. Suite de la discussion sur les menaces à l'indépendance politique et à l'intégrité territoriale de la Grèce

LETTRE EN DATE DU 22 OCTOBRE 1948 ADRESSÉE AU PRÉSIDENT DE LA PREMIÈRE COMMISSION PAR LA DÉLÉGATION DE YOUGOSLAVIE, TRANSMETTANT UN PROJET DE RÉSOLUTION INVITANT LE GOUVERNEMENT PROVISoire DE LA GRÈCE À PARTICIPER À L'EXAMEN, PAR LA PREMIÈRE COMMISSION, DE LA QUESTION GRECQUE (A/C.1/348).

M. MUNIZ (Brésil) estime que la proposition de la Yougoslavie est incorrecte et incompatible avec les principes et les buts de l'Organisation des Nations Unies, qui est une association de Gouvernements souverains. L'Organisation des Nations Unies a pour tâche de régler la situation qui s'est produite du fait de l'aide fournie aux insurgés de la Grèce par ses voisins septentrionaux et la situation intérieure de la Grèce n'est pas à l'étude. Inviter le général Markos à comparaître encouragerait la rébellion dirigée contre un gouvernement souverain et constituerait une intervention dans les affaires intérieures de la Grèce. M. Muniz propose de clore la discussion sur la proposition de la Yougoslavie.

M. ACOSTA (Paraguay) déclare que la politique de son Gouvernement consiste à développer l'application de la loi dans le domaine international et qu'il est par conséquent impossible à sa délégation d'appuyer la proposition de la Yougoslavie, qui tend à faire reconnaître un Gouvernement illégal. Le Gouvernement du général Markos ne s'est même pas vu reconnaître intérieurement ou internationalement les droits de belligérance. Une invitation adressée à ce Gouvernement par l'Organisation des Nations Unies constituerait un acte d'hostilité à l'égard du Gouvernement légitime de la Grèce et une intervention dans les affaires intérieures de ce pays en violation de la Charte. Se basant sur ces principes, et n'ayant aucun intérêt direct dans cette question, la délégation du Paraguay votera contre le projet de résolution de la Yougoslavie.

Le PRÉSIDENT demande si deux représentants désirent prendre la parole contre la motion de clôture présentée par le représentant du Brésil.